

CAUSERIE DE QUÉBEC

Il est d'heureux mortels qui ne savent pas ce que c'est qu'un déménagement ; mais j'en connais peu qui ignorent les ennuis du grand ménage, cet Austerlitz des femmes, ce Waterloo des maris. Les célibataires seuls ne subissent pas les atteintes d'un mal qui sévit loin d'eux, et qui n'arrive que par ricochet jusqu'aux frontières de leur sphère isolée.

Quant à moi, j'ai toujours aimé le grand ménage comme les enfants aiment le contact du linge humide sur leur figure barbouillée. N'étant plus d'âge à pleurer, je me borne à une plainte tranquille mais persistante. Je suis sûr qu'elle trouvera de nombreux échos.

On acquiert, avec l'âge, de petites habitudes qui deviennent comme une seconde nature. On s'accoutume à lire son journal, le matin, dans un certain fauteuil, près de la même fenêtre où un jour tarnisé ne fatigue pas la vue et corrige un peu le style flamboyant des articles à sensation. Hélas ! tous les deux ou trois jours, le grand balayage vient troubler ce coin délicieux et en chasse l'occupant sous une avalanche de poussière. Il faut qu'il se mette ailleurs, et, poursuivi de chambre en chambre, il finit par se réfugier dans la cour, trop heureux s'il ne voit pas ce dernier domicile servir de théâtre au secouement des rideaux et des tapis.

Si, encore, c'était tout. Mais on bouleverse la maison de fond en comble ; tel meuble qui souriait dans un coin, grimace dans un autre ; les chaises, empilées dans un seul endroit, les tables dépouillées de leur tapis, racontent à l'œil étranger l'histoire indiscrete de leurs blessures et de leurs faiblesses. Les lustres dépendus n'ont plus aucune grâce et se penchent misérablement ; les tableaux renversés montrent leurs dos ignobles. Tout a l'air de souffrir en soi-même et de s'attrister en même temps sur le sort du spectateur campé au milieu de ces ruines.

On ôte les jalousies, on ouvre toutes les fenêtres ; la maison est livrée aux visites oculaires du cocher qui, du sommet de son siège, plonge un regard scrutateur dans l'intérieur de ce chaos.

Cependant, la poussière s'abat et on commence à respirer ; mais on a tort, car l'époussetage vient tout remettre en branle et changer encore une fois la face des choses. Puis, arrivent les laveuses qui, sous prétexte de brosser les cadres et les plafonds, bloquent les portes, rendent les escaliers infranchissables et menacent constamment leur prochain d'un bain d'orage. Ces gens-là sont, d'ailleurs, dans votre propre maison, beaucoup moins gênés que vous-même. Ils vont, viennent, circulent librement et hardiment, pendant que vous hésitez partout, que vous rébuzchez à chaque instant.

Mais c'est surtout dans le cabinet de travail que l'invasion prend des proportions dangereuses et revêt un caractère féroce. Tous ceux qui écrivent ont, pour ce sanctum, une affection qui va jusqu'à la jalousie.

Quiconque y remue un meuble, ou déplace un carton, est de suite mal noté ; à la seconde imprudence, il est rangé définitivement au nombre des ennemis et consigné à la porte. Ici, le désordre n'est pas un effet de l'art seulement, c'est un effet de la science, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'apparemment et pour les yeux seuls des profanes. L'œil d'un initié a bien vite démêlé tout cela et saisi le fil conducteur. Il circule sans s'égarer dans ce labyrinthe infranchissable pour les autres, mais clair et facile pour lui ; il se retrouve, se reconnaît partout. Jugez de ses sensations lorsqu'il voit une main étrangère fouiller dans ses paperasses, déranger l'ordre des notes,

mêler les feuillets. Cette main farouche s'insinue partout, redresse, corrige sans merci ; elle traite le dessus du pupitre comme une batterie de cuisine où tout doit reluire et s'offrir à l'œil suivant l'ordre des grandeurs ; elle secoue, brosse, empile, range, et quitte enfin les lieux persuadée qu'elle a fait une œuvre méritoire et que le propriétaire lui doit une éternelle reconnaissance.

Vous reprenez possession de votre cabinet comme un oiseau dont le nid aurait été dévasté. Tout est à recommencer, Une foule de papiers précieux sont disparus, et plusieurs mémoires non acquittés, que vous croyiez pour toujours noyés dans l'oubli, étalent au grand jour leurs chiffres agaçants. Il vous faudra huit jours pour tout remettre en ordre, et vous retrouver un peu ; dans un mois vous serez consolé. C'est alors qu'on recommencera les mêmes violences.

Mais la vie est ainsi faite, les chagrins dominent les joies, et le grand ménage compte parmi les premiers.

NAPOLÉON LEGENDRE.

L'association de capitaux de même origines pour le développement d'une entreprise purement nationale, donne à cette entreprise une solidité qui est le résultat de l'unité du but à atteindre et de l'intention de s'intéresser.

La Compagnie d'assurance contre l'incendie, la *Stalacna*, dont le siège est à Montréal, No. 13, Place d'Armes, est la preuve de ce que peut accomplir l'association des capitaux canadiens et une direction toute nationale.

NOUVELLES DIVERSES

Les inspecteurs des poids et mesures seront tous nommés dans quelques jours.

La détermination des limites entre les possessions britanniques et les Etats-Unis, vient d'être fixée définitivement par les commissaires nommés à cet effet.

Un nouveau journal quotidien, *L'Ouvrier*, verra bientôt le jour à Montréal. Il sera publié dans les intérêts de la classe ouvrière et se vendra un centin.

Les Israélites de Montréal ont ouvert une école gratuite au No. 39 Beaver Hall, pour les enfants appartenant à leur croyance. On y enseignera l'hébreu, l'anglais, le français et l'allemand.

La commission du Havre de Québec a adopté les plans de MM. Kinniple et Morris, concernant les améliorations projetées dans le port de cette dernière ville.

Les messieurs Gélinas, d'Yamachiche, ont établi une briqueterie qui, quand elle pourra fonctionner sans interruption, produira 25,000 briques par jour.

Les membres de l'Union Allet ont célébré mardi, 15 courant, le 30ème anniversaire de l'intronisation de Pie IX, dans la grande salle du Casino de la rue Côté, à Montréal. A cette occasion, M. le chevalier A. LaRoque a fait don au Casino d'un superbe buste de Pie IX.

MM. Chamberlin et Fyler, commerçants de bois du township de Caxton, dans le comté de St. Maurice, ont fait l'acquisition des moulins de Yamachiche, connus sous le nom de moulins de la Grande Rivière, et dernièrement occupés par M. Zéphirin Gélinas.

LA POLICE DE L'ILE STE. HÉLÈNE.—La police de l'île Ste. Hélène a reçu ses insignes la semaine dernière. Ces insignes, que M. l'échevin Desmarreau, président du comité des Parcs, a fait venir de New-York, consistent en une médaille d'argent sur laquelle sont gravés les mots "Police spéciale," et d'un sifflet à deux tubes.

Une circulaire adressée par le Département du Revenu de l'Intérieur aux officiers de l'ex-cise et aux brasseurs, les avertissant qu'à partir le 1er juillet, il sera nécessaire de marquer la capacité en gallons sur chaque baril de bière ou autres liqueurs sujettes à l'ex-cise, manufacturées et mises en pièce dans la Puissance.

Le gouvernement fédéral vient de commuer les sentences de trois condamnés à mort en un emprisonnement pour la vie au Pénitencier. L'un de ces condamnés est le nommé Mayrand, trouvé coupable du meurtre de sa sœur

à Belleville ; la défense a plaidé l'état de folie intermittente de l'accusé. Les deux autres sont les deux *abortionnistes* de Brockville, le Dr. Greaves et M. Sparham, coupables de la mort d'une femme séduite par le dernier.

On lit dans *l'Echo de Lévis* :

Lundi, 14 courant, à huit heures, la locomotive *Charles A. Scott* annonçait à notre population l'heureuse nouvelle que le chemin de Lévis et Kennébec est enfin complété jusqu'à Lévis. Les lisses sont posées jusqu'à la propriété du Colonel Chapman.

Ce matin, à dix heures, l'ingénieur du gouvernement, M. Gauvreau accompagné de l'hon. J. G. Blanchet, président de la compagnie et de Messieurs les contracteurs Laroche et Scott, est allé faire l'inspection du chemin pour soumettre son rapport au gouvernement.

Dans quelques jours aura lieu l'inauguration publique du chemin.

Le comité d'organisation de l'Association St. Jean-Baptiste réuni mardi soir, 15 courant, au Casino, a décidé que le parcours de la procession se ferait de la manière suivante :

Les différentes sections se réuniront au Champ-de-Mars et la procession défilera par les rues Craig, St. Antoine, des Inspecteurs, St. Joseph, Notre-Dame en faisant le tour de la Place-d'Armes, jusqu'à l'église Notre-Dame.

Après la messe, la procession se formera de nouveau, descendra la rue Notre-Dame jusqu'à la rue Bonsecours et fera le tour du Jardin-Viger, par les rues Craig, St. Hubert et Dubord jusqu'à la Place St. Jacques, où elle se dispersera.

TUÉ PAR LA Foudre.—On lit dans le *National* :

Durant l'orage de samedi, matin 12 courant, M. Alphonse Hurtubise, cultivateur de Lachine, ainsi que sa servante Mathilde Leboeuf, âgée de 20 ans, de Beauharnois, ont été tués par la foudre tandis qu'ils plantaient des pommes de terre dans un champ. Au moment où le fluide électrique les atteints ils versaient des pommes de terre dans un panier. Le chien de M. Hurtubise qui était à ses côtés a aussi été tué instantanément, et son garçon de ferme qui plantait des pommes de terre à 25 pieds plus loin a été renversé et est resté une heure sans connaissance. Les chevaux qu'ils avaient avec eux furent presque terrassés, et fous de terreur s'élançèrent ensuite à travers les champs. Un vieillard qui travaillait à un arpent plus loin a également senti un rude choc. Les habits de M. Hurtubise ont été mis en lambeaux et son corps est affreusement défiguré. Les vêtements de Mathilde Leboeuf étaient en feu quand le vieillard arriva sur le lieu de l'accident, mais sa figure ne semblait pas avoir changé.

M. Hurtubise, frère du Dr. Hurtubise, des Tanneries, était âgé de 34 ans et avait une femme et 5 enfants.

UN SOLITAIRE CONTEMPORAIN DE LA THÉBAÏDE

CHEIK SELIM

La légende chrétienne est remplie de pieux personnages qui ont passé leurs jours dans un exil volontaire, loin des lieux habités ; tels le prophète Élie, saint Antoine, saint Hilarion, sainte Marie Égyptienne, et tant d'autres. La plupart de ces solitaires ont poussé l'esprit de mortification jusqu'à martyriser cruellement leur corps ; quelques-uns vivaient entièrement nus, comme on nous peint saint Jérôme ; le cardinal Baronius raconte que saint Siméon Stylite est demeuré plus de quatre-vingt ans debout sur une colonne. Les contrées préférées de ces anachorètes furent les montagnes de la Syrie et les déserts de la Thébaïde dans la haute Égypte.

Bien que la retraite au désert puisse trouver une explication suffisante dans les persécutions dont les chrétiens des premiers siècles furent l'objet, et surtout dans le dégoût du monde que devait inspirer aux âmes élevées le spectacle de la société romaine durant la décadence, de pareilles vocations ne laissent pas de nous paraître aujourd'hui étranges. Pourtant, la pratique de la vie érémitique n'a point cessé. Aux lieux célèbres qui virent ces exemples devenus célèbres dans l'hagiographie chrétienne, il y a toujours eu, il existe encore de nos jours des solitaires.

Dans un voyage en Égypte, au commencement de 1869, j'en ai vu quelques-uns,

et même le plus fameux de tous : Cheik Selim, dont la renommée s'étend du Delta jusqu'aux cataractes. C'est notre rencontre avec ce dernier que je veux raconter.

C'était à une centaine de lieues au-delà du Caire, vers Farchout. Nous avions le matin tué un petit crocodile d'un mètre et demi de longueur qui fuyait à travers les oseraies du rivage, et nous étions très fiers de notre capture. Le soleil touchait déjà l'horizon, lorsque notre dahabieh jeta l'ancre devant une plage sablonneuse.

Bien qu'il se fit tard, la nuit succédant sans transition au jour sous ces latitudes, l'empressement de nos matelots nous porta à ne pas différer la visite que, dans leur ferveur, ils voulaient faire au saint homme. Depuis midi, ils avaient revêtu leurs plus belles robes et roulé autour de leur tête des turbans d'une entière blancheur ; en un mot, ils avaient mis leurs habits, non du dimanche, mais du vendredi ; le vendredi étant, comme on sait, le dimanche des musulmans. Chacun d'eux s'était muni d'une offrande.

Au bout de quelques minutes de marche dans les sables, nous arrivâmes au bord d'une sorte de trou circulaire au fond duquel se tenait accroupi, devant un feu de roseaux, un homme tout nu. Il se chauffait de fort près, car nous étions en janvier et la soirée était froide.

Les matelots descendirent à la file dans l'enceinte, le reis ou capitaine en tête, et, s'approchant avec respect, ils baisèrent dévotement les mains de l'homme accroupi, qui causait avec trois ou quatre individus proprement vêtus de grandes robes, et assis sur le premier gradin de cette espèce de cirque, dont les talus élevés formaient un abri contre la bise.

De taille athlétique, les cheveux crépus et déjà grisonnants, le corps noir de crasse et de fumée, les jambes excoriées par le feu, Cheik Selim abandonnait ses mains tannées aux hommages des matelots, et répondait à leurs compliments par un *salam!* plein de dignité. Chacun, en passant, lui remettait son offrande : le reis donna un grand sac de tabac ; les autres, de l'argent, des pièces d'étoffe, ou quelques menus objets. Mais le solitaire voulut une robe ; aussitôt, un jeune matelot se dépouilla de la sienne, une jolie robe blanche vraiment, agrémentée de broderies. Cheik Selim en fit cadeau à l'un de ceux qui lui tenaient compagnie. Les assiduités de ces fidèles croyants ne nous parurent pas absolument désintéressées ; comme tous les courtisans, les visiteurs habituels de l'ermite devaient vivre à ses dépens, c'est-à-dire aux dépens des pèlerins.

Nous regardions d'en haut cette scène qu'éclairait la blanche flamme des roseaux. Quels motifs avaient pu déterminer l'homme que nous avions devant les yeux à embrasser un pareil genre de vie ? On raconte qu'il a été fou et qu'il l'est encore. Son nom de *Selim*, qui signifie « innocent, » vient sans doute de là. Les musulmans professent un grand respect pour la folie, qui leur semble être une marque de sainteté. Un malheureux a perdu la raison : « C'est que son esprit est au ciel, » disent ils. La plupart des santons célèbres ont été des hommes frappés de démence, et leur renommée a grandi par les extravagances qu'ils ont faites. A l'époque de la guerre de Crimée, un santon qui se tenait à une des portes du Caire passait pour s'en aller chaque nuit, sur un cheval ailé, combattre les Russes. Le vice-roi lui fit présent d'un magnifique cheval. Le santon renvoya le lendemain au palais le pauvre animal éreinté, fourbu, preuve évidente de la rude campagne qu'il lui avait fait faire la nuit précédente contre les Infidèles. La foule cria au miracle.

Cheik Selim était donc simplement un